

du journalisme et surtout de son avenir. Chacun des écrivains essaie de dégager la formule du journal de demain, de tracer la ligne de conduite du journal idéal.

Des millions et des millions ont été dépensés à la réalisation de cette utopie. En France, le clergé a créé et subventionné de nombreux journaux d'une irréprochable orthodoxie, mais où les nouvelles du jour, le fait divers, le crime, l'accident, n'occupaient qu'une place secondaire. Ces journaux qui reflétaient les intentions les plus pures et les plus louables de la part de la direction, vivaient difficilement, péniblement. On en cite même couramment un certain nombre qui ne résistent que grâce à de généreuses et discrètes subventions.

Avant de songer à réformer radicalement, comme le proposent certains théoriciens, le journalisme contemporain, il serait plus sage de commencer par réformer les lecteurs. Le jour où le public cessera de recevoir les journaux à sensation, le journalisme se transformera tout naturellement au goût de sa nouvelle clientèle.

C'est à ceux qui ont ici bas la belle grande et noble mission de former la jeunesse qu'incombe la tâche de préparer les voies du journal idéal que tous, journalistes, nous rêvons à nos débuts.

Malheureusement, entre le rêve et la réalité il y a un abîme.

« Mais, dit la *Vérité*, comment peut-on préparer les voies du journal idéal, tant qu'il y aura des journaux à sensation et innombrables pour détruire, au fur et à mesure, ce que l'on aura pu faire dans le sens de la réforme ? On aura beau former la jeunesse comme il faut et la mettre en garde contre le journal malsain : tant que le journal malsain existera, la jeunesse tombera sous sa néfaste influence au sortir de l'école et du collège.

Il faut commencer par détruire le journal malsain. Voilà ce qu'il faut faire disparaître par la seule éducation de la jeunesse, c'est caresser une utopie, selon nous.

On peut paralyser l'action de la mauvaise presse par des lois sévères. On peut la neutraliser quelque peu par l'action de la bonne presse. Mais pourrait-on jamais débarrasser entièrement le monde du journal malsain ? C'est douteux. Nous tournons dans un cercle vicieux :

La mauvaise presse gâte les populations et les populations gâtées entretiennent la mauvaise presse.

Un miracle seul pourrait nous faire sortir de ce cercle où nous tournons fatalement.

Il est bien facile de dire que le jour où le public cessera de recevoir les journaux à sensation, le journalisme se transformera. Mais il est certain que le public continuera à recevoir les journaux à sensation tant qu'il s'en publiera. D'un autre côté, il s'en publiera tant que le public continuera à apprécier ce genre de journalisme.

Cercle vicieux toujours ! »

Eh bien ! tout cela est bien triste, plus que triste. J'espère qu'à son retour, l'ami Jean des Érables ajoutera quelque chose à ma copie « au ciseau. »

Il y a vraiment de quoi.

DOCTEUR X.

Dans l'Antre du Tigre.

CONTE ACADIEN.

Au Village M. l'Abbé A. Thérien,
descendant des Forest

(Suite et Fin)

Un frisson court parmi les galonnés : par la porte du fond, une enfant, belle à ravir sous ses vêtements de deuil, s'avance avec une superbe aisance. Un long voile noir ne parvient pas à cacher ses traits délicats, mais surtout, ne peut tempérer le feu qui brille dans ses grands yeux noirs.

Rassuré à la vue de l'enfant, le tueur lui dit, en adoucissant sa voix rude :

— Que veux-tu, ma belle enfant ?

— Seigneur, tu as ici la toute-puissance : écoute ma prière. Laisse-toi fléchir par mes larmes, et rends-moi mon père !

— Qui est ton père ?

— Jean-Baptiste Forest. Déporté par tes ordres, il vit, la mort dans l'âme, ne sachant ce qu'est devenue sa tendre épouse, où sont ses pauvres enfants.

— Ton père était un rebelle : il a le sort qu'il a mérité !

— Seigneur, ne ferme point ton cœur à la pitié ! Oh ! écoute-moi :

qu'as-tu à craindre de moi ? — Je ne suis qu'une enfant, je n'ai que ma faiblesse. Tu es entouré d'hommes armés : un signe de toi, nul homme, en cette enceinte, ne pourrait échapper à tes coups. — Mais moi, petite fille, je n'ai que mes pleurs ; mes armes, c'est l'amour de Dieu, l'amour de mes parents, l'amour de mon prochain. Je te demande mon père : veux-tu ma vie pour la sienne ? ... Tu dois savoir ce que c'est que trembler pour les siens ; moi, qui tremble pour lui et pour ma douce mère, mes frères et mes sœurs, je t'en conjure, aie pitié de nous ! Dans la nuit qui s'avance, l'Enfant-Dieu viendra reposer dans sa crèche froide ; en venant il y a dix-huit siècles, il a apporté, dans un pli de ses langes, la paix à tous ; ses petits bras ouverts ont laissé échapper sur terre la Divine Charité ! Depuis lors, tu le sais, il n'a pu — peut-être ne l'a-t-il pas voulu ? ... — la rattraper. Aussi, jusqu'à la fin des temps, vient-elle frapper à la porte des riches, des puissants, dont elle amollit les cœurs.

« Toi seul, la repousserais-tu ?

— Je ne puis donner un exemple mauvais au peuple auquel tu appartiens, en t'accordant la grâce de ton père. Ton Enfant-Dieu lui-même ne serait pas capable de me faire faire un acte aussi pernicieux pour l'autorité !

— Seigneur, tu ne peux dire de pareilles choses : malgré toute leur puissance, que sont, devant Lui, les rois les plus terribles ? — Un peu de bon sens — Il passe : le frôlement de ses pieds mignons écrase ces riens. C'est lui qui donne la puissance quand il lui plaît : il la retire tout aussi facilement. — Mais, écoute ma prière, je t'en supplie : veux-tu que je me traîne à tes genoux ? Ta fureur n'est-elle pas assouvie par la douleur de notre peuple ? Compte-tu pour rien les souffrances indicibles d'une pauvre mère, de neuf enfants manquant souvent du morceau de pain dur devant les soutenir, et qu'ils amollissent par des larmes de sang ? Sais-tu ce que c'est, que souffrir de la froidure, que le besoin rend plus sensible encore ? Que pourrais-je te dire, si ce n'est : Écoute ma prière, laisse-toi fléchir par mes larmes !

— Assez longtemps, je t'ai laissé parler : va, et laisse...

Soudain, ils arrêtent les yeux démesurément ouverts. Tous les assistants